

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°11

Sixième année – premier semestre 2002-2003



Les marges de l'humain : pourquoi vouloir à tout prix définir l'homme ?

Atelier animé par Alain Lambert et Erik Laloy avec Pascale, Denise, Monique, Emmanuel, Catherine, Marie-Pascale, Jacky.

Première séance : A partir du cas Washoe et de ses quatre compagnons chimpanzés « adoptés en milieu humain » (selon les termes de A. et B. Gardner, le couple de psychologues américains à l'origine de ce projet dans les années soixante, projet poursuivi par leur assistant R. Fontana), les participants, dans l'ensemble étonnés de ce qu'ils ont appris, réagissent en pointant les différences qui persistent après ce début d'« humanisation » de l'animal (expression du temps, de l'émotion, du deuil, du divin, de l'art...). Jusqu'à ce que l'une d'entre nous demande à quoi ça sert de chercher en quoi nous sommes supérieurs à l'animal. Ajoutant : « Moi les singes... ! » ?

Ce qui amène à faire une mise au point : la différenciation peut être verticale, ou horizontale, c'est à dire dans ce cas chercher à définir l'humain par différence avec les autres espèces, sur le plan de la nature mais aussi de la culture. dans l'exemple présent, tout en partant du principe que nous participons de cette animalité, que nous en provenons selon le processus d'évolution darwinienne et qu'il s'agit de comprendre comment nous nous en sommes éloignés ; donc de partir d'une « parenté » acceptée, et non à partir de sa négation qui elle manifesterait un sentiment de supériorité. Quand Fontana et les Gardner parlent de leurs singes, ils en parlent avec amitié, avec humanité, comme des proches, parce qu'ils les ont éduqués au langage des sourds-muets. Et non dressés. C'est pourquoi Washoe, mise en cage avec ses congénères qu'elle n'a jamais vus lors de ses trois premières années d'adoption, les traite de « chats noirs » et de « bêtes noires ». Ce langage, elle l'a transmis à son petit, en partie, et elle l'utilise avec les trois autres singes éduqués sur le même principe, que Fontana a réuni à l'université de Washington. De ces distinctions ressort l'idée que le langage humain nous façonne en tant qu'individu, mais aussi qu'il façonne notre culture, au plan de la communauté linguistique, culture qui modifie et façonne la langue à son tour. D'où le constat avancé par l'un de nous, « suite à la question de la traduction que chaque langue est singulière : l'allemand favorise la philosophie, le français la diplomatie et l'anglais la technique.

2e séance : Après une rapide synthèse de la séance précédente, la dernière proposition est rediscutée, parce qu'elle ne tient pas compte de la dialectique proposée auparavant et que chaque langue possède une expression philosophique : en effet, toutes les cultures européennes se sont construites jusqu'au XVI^{ème} sur une tradition philosophique commune, parce qu'elle est transmise par le latin. Mais il est vrai que le passage aux langues nationales a produit une certaine différenciation, c'est à dire une philosophie plutôt humaniste et rationaliste en France, idéaliste en Allemagne et empirique et pragmatique en Grande Bretagne, pour dire vite et de manière un peu caricaturale, qui ne tient pas compte des dialogues possibles : la traduction permet de sortir du moule incontournable de la langue et de la culture, et d'exprimer autrement le monde... Puis nous revenons sur l'idée que la langue n'est qu'un simple outil pour l'homme. Mais alors de quel outil s'agit-il ? Car un simple outil ne saurait façonner une culture.

Pour Génie, l'enfant sauvage découverte à Los Angeles en 1970 et qui a vécu dans l'isolement ses douze premières années, l'accès au langage va lui permettre de passer de l'état d'animal craintif, au regard sans vie, à celui d'une petite fille de quatre ans — en quatre ans de prise en charge, avant d'être confiée à sa mère (!) et tout perdre — mais sans jamais arriver à atteindre l'abstraction. Seulement le niveau d'expression de l'émotion (ce qui est déjà beaucoup puisque cela lui permet de dire son plaisir et sa souffrance, et d'intérioriser, par les mots, une violence qu'elle tournait auparavant contre elle quand elle ne pouvait pas l'exprimer). Justement Washoe, adoptée, elle, toute petite, a visiblement dépassé ce stade, même si elle n'utilise pas plus de mots que Génie. Elle sait généraliser l'usage des mots en les combinant (là où l'américain dit « tourner le robinet », elle dit « ouvrir robinet », ce qui est incorrect, mais a du sens). Les cinq chimpanzés sont conscients du processus de langage auquel ils participent puisque, à Washington, chacun d'eux, confronté à un

humain qui lui tourne le dos, a mis au point un son pour avertir qu'il veut « signer », et qu'il répète jusqu'à ce que l'interlocuteur se tourne pour lui faire face . Ce que le philosophe américain Searle définit comme intentionnalité, pour mieux cerner l'intelligence animale et machinique, et éviter des faux débats sur la conscience. D'où le recours à l'argument des linguistes pour qui le langage permet l'abstraction à cause de sa double articulation, elle même abstraite et non symbolique (et qui vaut aussi pour le langage des signes, après discussion). Et pour comprendre une certaine dimension de l'intelligence humaine. que Bergson caractérise par « la faculté à fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils et d'en varier indéfiniment la fabrication ».

3e séance : débute de façon informelle, dans l'attente des derniers, par des réflexions sur le film vu ensemble : *De bruit et de fureur* de Jean Claude Brisseau, et au delà de la discussion sur la forme (choc ou caricature) est pointé le problème de la violence humaine qui s'extériorise quand il n'y a plus les mots. et de la violence extrême, le suicide, qui semble bien spécifique à l'humain.

Un extrait de L'homme de paroles de Claude Hagège sur les trois stades d'intelligence (sensorimotrice, représentative, conceptuelle) sert de récapitulatif : la troisième est spécifique à l'homme car les singes, dressés pour atteindre la seconde, n'ont accès qu'à un langage symbolique qui ne leur permet pas d'atteindre le niveau de l'abstraction. Nous avons déjà discuté de la valeur symbolique ou abstraite du langage des sourds-muets pour convenir qu'il allait plus loin que le symbole, étant langue humaine a part entière. Et d'ailleurs, Hagège, dans une note de la même page 102, l'admet : «on ne se sert pas avec les singes de symboles au sens strict, puisque les éléments du code qu'on leur enseigne sont largement arbitraires, contrairement au symbole, partiellement motivé ». Remarque dont il, ne tient pas compte dans la suite de son raisonnement qui repose sur sa seule première affirmation !

Les singes ne sont donc pas seulement dressés mais accèdent à quelque chose qu'on pensait spécifique à l'humain par le langage. S'il est un outil, il est alors «un outil à faire des outils et d'en varier indéfiniment la fabrication », ce qui nous a permis, par une très longue socialisation, sur une très longue durée, (ce que ne peuvent faire les singes en une génération) de marquer le temps, de construire notre mémoire, individuelle et collective, de prendre conscience de la mort et de notre finitude (la sépulture, le deuil, le suicide connue fuite ou comme projet, spécifique à l'humain et à sa conscience du temps), de construire notre imagination, d'inventer la science, la technique, l'art... et de créer des machines qui sentent, qui pensent, qui calculent et battent les hommes aux échecs, ce qu'on ne peut réduire au seul calcul... d'où une longue discussion sur l'univers glacé de la machine à faire des sons, des odeurs, des saveurs par manque d'« humanité ». Il suffira alors de programmer un minimum d'aléatoire pour retrouver l'impression liée aux productions humaines (peinture, musique, poésie, cuisine...)

Ce qui nous ramène a la question première : si l'intentionnalité, la représentativité conceptuelle, la rationalité calculante et. l'inventivité abstraite (l'outil à faire l'outil) peuvent être envisagés pour une intelligence animale éduquée et pour une intelligence artificielle, que reste-t-il pour définir l'humain dans cet écart qui se réduit '? La réponse métaphysique de Dominique Lestel selon laquelle « l'humanité... viscéralement solitaire." obsédée par la possibilité de rompre une solitude qu'elle supporte difficilement » intrigue et fait réagir les uns et les autres : il faut remettre en causes les définitions habituelles que se donne l'humanité pour nous remettre en cause nous-mêmes et pour nous permettre de nous trouver, à l'intérieur même de l'humanité. Si les singes ne nous disent peu, en dehors de manger et de jouer à cache-cache, dans le seul temps présent, c'est qu'ils n'ont « rien à dire »(Lestel), « c'est que leur vie sociale ne les met pas en situation d'avoir beaucoup à se dire »(Hagège), alors que l'humanité est la seule espèce capable de se tourner vers elle-même, et hors d'elle même, pour essayer de se trouver et de s'atteindre. Ce dont témoignent la philosophie bien comprise, la religion bien comprise, l'art dans leur capacité à transcender le quotidien, à dépasser l'expression du langage ordinaire. à repousser les limites de l'inexprimable par l'enrichissement de nos langages (ordinaire, poétique, musical, pictural...) Ce dont témoigne notre capacité à nous émerveiller (référence à l'atelier sur Fromager l'an passé) devant la nature (un papillon) ou une pièce de Bach... et de nous dire que « la vie vaut la peine d'être vécue » pour le dire comme l'une d'entre nous...

En coda finale. la question de l'intelligence humaine est précisée par une référence au neurobiologiste Damassio, l'idée que l'affectif et l'éducatif sont indissociables dans cette construction, d'où le problème posé au développement d'une intelligence dite artificielle...

Conflit et dialogue

Atelier animé par Jacqueline Crevel et Anne-Marie Sibireff. Avec Dominique, Ginette, Marc, Martine, Michel, Yves.

Cet atelier est issu, comme les autres, d'une demande formulée en assemblée générale : lors d'un conflit, entre imposer son point de vue, (à supposer qu'on en ait le désir et les moyens) et y renoncer, y a-t-il une autre possibilité ? Mais cette demande était un peu un défi à la question est souvent abordée de points de vue psychologique, sociologique... Dans quelle mesure la philosophie peut-elle nous aider à y réfléchir ?

Il nous a d'abord fallu déterminer le sens du problème enjeu et le type d'interrogation qui sous-tend ce couple de termes.

Un premier axe s'est dégagé :

- comment mettre fin au conflit, comment en sortir sans trop de dégâts ?

mettant en place plusieurs "sortes de questions :

- peut-on en sortir ? et le dialogue est-il véritablement possible ?

- faut-il vouloir en sortir ? ne peut-on penser que les conflits ont un certain intérêt ? Faut-il vraiment éviter toute guerre ? Le conflit n'est-il pas nécessaire ?

et nous ramenant constamment à la même question :

- quel est le Véritable enjeu des conflits ? est-ce l'affrontement, la domination, la reconnaissance par l'autre ?

et à des distinctions entre :

- conflit et rivalité

- conflit et affrontement

- conflit et guerre : la guerre peut-elle être définie comme conflit armé ?

qui nous permettent de percevoir que : ,

- tout conflit implique réciprocité, c'est à dire constitue une véritable relation à autrui, contrairement à l'indifférence.

- tout conflit implique l'échange, l'égalité entre les parties qui pour n'être pas de fait peut être de droit ou simplement postulée : on n'entre pas en conflit avec quelqu'un que l'on méprise complètement ou que l'on admire trop.

et nous renvoient sans cesse à la question de savoir s'il peut y avoir de bons conflits ?

Et dans ce cas, quelles en sont les conditions ?

Organisation d'un programme de lecture, parmi les textes dont nous disposons dès le 15 novembre :

HOBBS : La guerre naturelle de chacun contre tous. Le contrat. (Léviathan) 1 A

KANT : L'insociable sociabilité (Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique).

KOJEVE : Maître et esclave (Introduction à la lecture de HEGEL).

P.RICOEUR : Qui est le tiers ? (La justice, vertu et institution).

ROUSSEAU : Le pacte social. *On le forcera d'être libre*. (Du contrat social).

Abbé de SAINT-PIERRE : Quels sont les avantages du système de la paix perpétuelle ?

SARTRE : La honte. *Mon être tel qu'il s'écrit dans et par la liberté d'autrui*. (L'être et le néant)

Autres textes : R. ANTELME. L'espèce humaine. ESCHYLE : les Euménides. R.GIRARD : mensonge romantique et vérité romanesque.

Partir du conflit pour aller vers son issue, tenter de repérer à quelles conditions cette issue peut ne pas être destructrice : telle est la trajectoire logique que nous adoptons et qui nous amène à réfléchir, dans un premier temps, principalement autour des textes de HOBBS et de ROUSSEAU.

Rivalité, méfiance, fierté : les hommes prennent l'offensive pour leur profit, leur sécurité, leur réputation. Cette dernière, notamment, leur semble menacée par des bagatelles : un sourire, un regard et va bien au-delà de leur propre personne: les hommes peuvent se sentir offensés par un Signe de mésestime, que celle-ci porte directement sur eux-mêmes ou qu'elle rejaillisse sur eux, étant adressée à leur parenté, à leurs amis, à leur profession, à leur nom. Innombrables sont donc les sources de conflits. Hors d'un pouvoir commun qui les tienne en respect, en l'absence de lois, les hommes « vivent » dans des conflits meurtriers. Leur vie est solitaire, besogneuse, pénible, quasi animale et brève } dominée par la crainte de la mort violente .A une telle Situation, il n'existe pas

d'autre issue qu'un changement radical d'attitude, commandé par l'intérêt bien compris de chacun : les hommes se dessaisissent de leur droit sur toute chose et concluent un contrat.

Discussion : Sortir du conflit, soit, mais à quel prix ? Celui que tous ont chargé de faire respecter l'ordre ne va-t-il pas se servir contre eux des forces dont ils seront dessaisis en sa faveur (problème dit des garanties en philosophie politique)? Si j'ai échangé ma liberté contre une Sécurité, je dispose désormais ...de mon seul for intérieur. Il n'y a pas de dialogue. Le conflit a, certes, cessé d'être meurtrier - ce qui est un progrès indéniable - mais d'ouvert il est devenu latent, avec risque constant de retour à la case départ.

Certes, le pacte social qu'analyse JJ ROUSSEAU tente d'éviter ces écueils; tous les contractants sont égaux, et *chacun, se donnant à tous, ne se donne à personne.*

Discussion : la phrase célèbre et si controversée « On le forcera d'être libre » est d'emblée comprise par les personnes présentes comme contrainte exercée sur celui qui refuse d'obéir à la loi, ; mais la question de la loi injuste est soulevée et aussi celle du nécessaire dialogue avec cette personne. *L'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté* en inquiète plus d'un, notamment quant à la possibilité pour les minorités de se faire entendre.

Nous trouvons dans le texte de P. RIGUEUR des éléments complémentaires, éclairent certains points et soulèvent d'autres discussions. Lorsque la justice nous semble bafouée, que nous soyons partie prenante ou spectateur, nous ressentons de l'indignation. Mais celle-ci ne suffit pas. Un intermédiaire, un intervalle, une hauteur sont nécessaires pour mettre à distance les parties en conflit. *L'Etat, les lois écrites, le tribunal* : autant de figures du tiers.

Discussion: ces instances trahissent certes parfois leur vocation : distance, hauteur ne vont pas de soi. Une vigilance constante s'impose pour les instaurer et les maintenir., mais nous tombons d'accord sur l'idée du tiers comme condition sine qua non pour qu'il y ait rupture avec la violence des conflits, mais aussi avec la violence de l'indignation et de la vengeance. Plus les conflits sont passionnels, par exemple entre groupes ethniques ou religieux, plus le tiers nous paraît nécessaire pour construire les conditions d'un dialogue.

A la dernière séance, nous repartons des textes lus le mois précédent et tout particulièrement de Hobbes, associé à l'idée de guerre préventive, que nous ne pouvons nous empêcher de mettre en relation avec certains conflits locaux, et l'actualité en Irak.

Les discussions s'organisent sur un axe nouveau :

- comment penser le dialogue ?
 - o comme le contraire du conflit : ce qui l'empêche ou y met fin
 - o comme une figure du conflit à part entière : un conflit ritualisé ou civilisé ?

Cela marque un renouvellement de notre interrogation sur le conflit :

- s'agit-il de notre relation normale à autrui ?
- ou d'un échec de cette relation ?

Si le conflit est constitutif de notre relation à autrui, l'éviter serait la pire des choses mais s'il fait obstacle à une relation, faut-il savoir l'éviter ? Et, par exemple savoir prendre seul des décisions, assumer ses responsabilités.

Nous posons dans ce cadre la question de l'autorité tant au sein de la famille que dans certaines relations de travail, dans l'enseignement par exemple ou en matière politique.

Cette réflexion produit un renversement au cœur de nos interrogations : _

- le consensus, à première vue si désirable, est-il seulement souhaitable ? N'est-il pas toujours un échec, un mauvais accord ? Question dont la solution ne nous semble possible qu'à condition de déterminer :

- o le « fonds » du conflit, c'est à dire son enjeu :
 - si c'est l'intérêt, alors l'incompatibilité semble aller de soi s'il n'y a qu'un objet et plusieurs individus qui le désirent,
 - si c'est le pouvoir, est-ce tellement différent ?
 - si c'est la reconnaissance, sommes-nous prêts à accorder aux autres ce que nous leur demandons ?
- Autant de questions qui ne sont jamais posées pour elles-mêmes mais toujours en référence aux analyses que nous pouvons faire de nos histoires individuelles et collectives.

Désir de vivre et accomplissement de soi

Atelier animé par Philippe Brosch et Jean-Paul Ferrand, avec Alain, Danielle, Roger, Rosaire, Bemadette, Sai'd, Gilles, Christiane, Jean-Louis, Véronique, Françoise, Christiane.

Il s'agit ici d'une synthèse prolongeante plutôt qu'un compte-rendu des différentes séances (PB).

Nous avons lu, étudié et discuté : 1) Traité de la réforme de l'entendement, § 1 à 8, Le désir de bonheur. 2) Ethique, III, du début jusqu'au scolie de la proposition 9, Le conatus et le désir. 3) Ethique, IV, Appendice, chap. 8 à 16, La politique comme première solution du problème éthique.

Comment une éthique est-elle possible dans un monde du plein, dans une philosophie de la détermination absolue ? Là est le problème spécifiquement spinoziste de l'éthique, distinguée de la morale.

Ethique, IV, 21 : «Personne ne peut désirer être heureux, bien agir et bien vivre, qu'il ne désire en même temps être, agir et vivre, c'est-à-dire exister en acte. » Il ne s'agit pas ici d'une banale recherche de condition mais bien d'une identification. Spinoza n'énonce pas une platitude du genre «pour être ceci ou cela, il faut d'abord être ; pour être heureux et bon, il faut d'abord exister ». Non, c'est tout le contraire. Désirer, c'est désirer être heureux.

Plus profondément encore, être, exister en acte, c'est désirer, c'est-à-dire désirer être heureux. L'existence en acte est un désir d'être, d'agir et de vivre, désir qui n'est lui-même rien d'autre qu'un désir d'être bienheureux, de bien agir et de bien vivre. Le sens de cette proposition s'éclaire si l'on comprend qu'elle est polémique et qu'elle est en particulier dirigée contre les stoïciens. Pour les stoïciens, l'important n'était pas de vivre mais de bien vivre. La vie est donnée à tous, pas le bien vivre. Spinoza réplique que cette opposition est absurde. Le désir est désir d'être, surtout pas d'avoir, et de n'être, finalement et précisément, rien d'autre que ce que l'on est. Si le désir était désir d'avoir, il serait coupé de ses objets, négativisé et pluralisé. Il n'y aurait pas un désir mais des désirs. Etant désir d'être, circonscrit dans les limites de ma propre essence, il est plein de toute ma puissance, partie de la puissance de Dieu, il peut me définir. Il sera mon essence. L'accomplissement sera réalisation de mon être, pas de l'être vide et en général. Le désir spinoziste, le conatus, se distingue ainsi de l'abstrait instinct de conservation. Le désir est déjà épanouissement. Originalité de Spinoza: synthèse de la philosophie et de la «religion». Pour les hommes du Moyen Âge, l'important est le salut, obtenu par la foi et la religion. Pour les cartésiens, l'important est de se rendre par la science comme maîtres et possesseurs de la nature, laissant précisément à la foi le soin du salut. Les médiévaux veulent le salut, les cartésiens la science. Spinoza, lui, veut le salut par la science.

Éthique, IV, 17, Scolie: «Je crois avoir montré la raison pour laquelle les hommes sont plus sensibles à l'opinion qu'à la raison vraie et pourquoi la connaissance vraie du bien et du mal suscite des émotions et cède souvent devant tous les genres de la sensualité [libido] ; de là vient ce mot du poète: «Je vois et j'approuve le meilleur et je fais le pire. » Il semble que l'Ecclésiaste ait eu la même pensée quand il a dit : Qui accroît sa science, accroît sa douleur. Je ne dis pas cela pour en conclure que l'ignorance est préférable au savoir, ou que l'homme intelligent n'est pas supérieur au sot quant à la maîtrise des affects ; je le dis parce qu'il est nécessaire de connaître aussi bien la puissance que l'impuissance de notre nature pour être en mesure de déterminer ce que la raison a le pouvoir de faire quant à la maîtrise des affects, et ce qu'elle n'a pas le pouvoir de faire; et j'ai dit que dans cette partie je ne traiterai que de la seule impuissance humaine.» Il est là le problème éthique ! Dans une définition très précise de la servitude. La servitude, ce n'est pas l'aliénation passionnelle, dont traite la partie III. La servitude, Spinoza le dit, il en est traité dans la partie IV, non dans la partie III. La connaissance vraie du bien et du mal, en accroissant ma science, accroît ma douleur. Maintenant que je vois le meilleur, je me lamente de faire le pire. La servitude, c'est l'impuissance, c'est la connaissance de mon impuissance, de l'impuissance de la raison. Il faut bien partir de quelque part. L'homme part de sa servitude et de sa douleur. En réalité, il n'y a pas de mal, mais sa raison commençante lui fait d'abord apercevoir son aliénation, indépassable, comme un mal dont il faudrait se débarrasser. La libération consistera, non à lutter contre ses passions, ce qui est idiot puisque l'homme a nécessairement des passions, n'étant pas un empire dans un empire, mais à les agir de l'intérieur en acquérant une connaissance claire et distincte.

Une première solution, incontournable, est donnée par la politique. Un bon régime politique (et tout

régime politique est bon tant qu'il dure l) va permettre à certains hommes de développer leur raison, leurs idées adéquates, développement qui permet d'ailleurs d'améliorer le régime politique (importance de l'éducation). Nous nous sommes arrêtés là et n'avons pu étudier en détail les modalités particulières de libération développées dans la partie V. Nous n'avons pu que tracer le cadre, dans le temps qui nous était imparti.

Problème I : Nietzsche et Spinoza. Malgré la pression exercée par le prestige-de Deleuze, il me semble que Spinoza n'aurait pas été nietzschéen. 1) Le conatus comme désir d'expansion maximale à l'intérieur des limites de sa propre essence ne doit jamais chez Spinoza se muer en amour du risque et mettre en péril la conservation de soi. Il y a chez Spinoza une critique très nette des comportements suicidaires (*Ethique*, IV, 69 : «La vertu [= la puissance !] de l'homme libre s'avère aussi grande à éviter les périls qu'à les surmonter. » Comme le Corollaire le laisse entendre avec un humour typiquement spinoziste : une retraite prudente est toujours préférable à une mort certaine). Jamais Spinoza n'aurait écrit comme Nietzsche: « Croyez—moi ! _ le secret pour récolter la plus grande fécondité, la plus grande jouissance de l'existence, consiste. à 'vivre dangereusement! Construisez vos villes au pied du Vésuve! Envoyez vos vaisseaux dans les mers inexplorées! Vivez en état de guerre avec vos semblables et avec vous-mêmes !» (Gai savoir, ë 283). Voir aussi Zarathoustra, I, « De la guerre et des guerriers » : «Vous devez être de ceux dont l'œil cherche toujours un ennemi, - votre ennemi. Et chez quelques-uns d'entre vous on rencontre la haine au premier regard. [. . .] Vous devez aimer la paix comme un moyen de guerres nouvelles. Et la courte paix plus que la longue. Je ne vous conseille pas le travail, mais la lutte. Je ne vous conseille pas la paix, mais la victoire. [...] Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre ? Je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie toute cause. » 2) Pas non plus de dépassement de la condition humaine chez Spinoza. L'homme n'est pas quelque chose qui doit être surmonté. Désirer être autre, fût-ce un surhomme, c'est désirer le néant, c'est un néant de désir, c'est absurde. 3) Pas non plus d'opposition entre vie et raison. Rationalisme absolu de Spinoza. La vertu est puissance de l'intelligence. De là le jeu de mot de Nietzsche, finalement fort Conscient de ce qui l'oppose à Spinoza : « *Spinne* [l'araignée raison], Spinoza. » « Je combats l'universelle araignée. » 4) Spinoza est contre un romantisme que Nietzsche reprend finalement à son compte : les passions, loin d'exprimer notre être authentique, témoignent au contraire de l'emprise de l'ordre commun de la Nature sur notre conatus. Pas de conception romantique de la société non plus, pas d'esprit d'un peuple. 5) Certes, il y a un inconscient chez Spinoza, mais sa philosophie n'en reste pas moins une de valorisation de la Conscience. C'est par la réflexion, donc par la conscience que l'on est sauvé. 6) Pas de multiplication des points de vue, pas de perspectivisme chez Spinoza. On connaît les choses en soi. *Ethique*, I, définition 4 : «Par attribut j'entends ce que l'entendement perçoit d'une substance comme constituant son essence. » *Ethique*, I, 4, démonstration : « En dehors de l'entendement, il n'existe rien d'autre que des substances et leurs affections. » Etc. Il me semble que cela fait beaucoup de points de divergences, et sur des questions essentielles. Et la liste n'est pas close. Pensons au démocratisme de Spinoza et à l'antidémocratisme de Nietzsche l

Problème II : la négation spinoziste du libre arbitre. Elle en a choqué certains parmi nous. Le lien entre la position du : « Deus sive Natura » et la négation du libre arbitre a été bien aperçu. Les deux fondements de la religion et de la philosophie traditionnelles sont ainsi sapés : plus de Dieu créateur, plus de liberté humaine au sens d'un pouvoir d'indétermination, rendant l'homme peccable et pécheur. *Lettre 75, A Oldenburg* : «Les hommes ne sont, ajouterai-je, inexcusables devant Dieu que pour cette seule raison qu'ils sont en son pouvoir comme la terre est au pouvoir du potier qui, de la même matière, tire des vases dont les uns sont faits pour l'honneur, les autres pour le déshonneur. » Nous sommes au pouvoir de Dieu comme l'argile au pouvoir du potier. L'expression vient de saint Paul, Romains, 1X, 21. Voir encore la lettre 78 ; *Pensées métaphysiques*, II, chap. VIII, ë 3 ; TTP, Note marginale 34, pour le chap. XVI, ë 8. Ce que veut dire Spinoza, c'est : arrêtez de chercher des excuses et des faux-fuyants, arrêtez de vous plaindre, arrêtez d'accuser Dieu de ne pas vous avoir fait autres. Assumez votre être. Jouissez de l'être que vous avez. Après tout n'en n'est méprisable, on peut trouver des utilités à tout, même à un vase de déshonneur, à un pot de chambre. Que si l'on trouve cette doctrine dure, pesons la chose avec une balance juste et comparons-là avec la doctrine du libre arbitre qui est bien plus dure encore, puisqu'elle sert à s'accuser soi-même et à accuser les autres, à faire que la haine fasse boule de neige avec elle-même. C'est à des fins de vengeance, de châtement et de punition que l'on a inventé cette doctrine du libre

arbitre, pour rendre l'homme pécheur et le mettre entre les mains du prêtre qui ne pense qu'à faire régner la tristesse partout, à transformer cette terre en une vallée de larmes. Le comble de la provocation, après le rapprochement du vase sacré et du pot, est peut-être atteint dans les Pensées métaphysiques, que je cite pour terminer. *PM*, II, chap. VIII, ê 4 : «On demandera de nouveau: Pourquoi donc les impies sont-ils punis ? car ils agissent par leur nature et selon le décret divin. Je réponds que c'est aussi par décret divin qu'ils sont punis et si ceux-là seuls que nous imaginons pécher en vertu de leur propre liberté doivent être punis, pourquoi les hommes s'efforcent-ils d'exterminer les serpents venimeux ? car ils pèchent en vertu de leur nature propre et ne peuvent faire autrement. » Il faut évidemment l'appliquer à la société et à la justice pénale : la négation du libre arbitre n'empêchera nullement les juges de condamner les criminels, serpents venimeux maintenant, et non plus pots de chambre, pour le plus grand bien de la société.